

Distraction

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 47

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189502>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les nouveaux abonnés pour 1887 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

En retraite !

De toutes parts nous arrive un concert de récriminations sur la dureté des temps, l'insécurité des transactions, les souffrances du commerce, le manque de travail. Le marchand se plaint que la vente chôme, que les rentrées sont pénibles ; l'ouvrier, que les salaires baissent, et l'agriculteur, que la main-d'œuvre est trop chère.

Malheureusement tout cela est vrai. Si l'on y ajoutait que la conscience s'émeusse, que la bonne foi s'en va, des exemples nombreux et récents nous donneraient raison.

D'où nous vient ce malaise, cette perturbation économique ? Nous répondons ici pour le canton de Vaud, et nous affirmons que les deux facteurs principaux sont l'imprévoyance et le luxe.

Les années qui ont suivi la guerre franco-allemande ont marqué un temps d'activité pendant lequel on a beaucoup construit, beaucoup entassé de moëllons, fait, en un mot, beaucoup d'affaires et provoqué une très grande circulation d'argent. Il y avait de l'occupation pour tous : banquiers, commerçants, artisans, ouvriers, et chacun recevait dans une mesure large la rémunération de ses services. Qu'est-il resté de cette prospérité momentanée, de ces années grasses ? Par quoi se sont traduits ces efforts, cette activité fiévreuse ? *Par une augmentation de dettes.*

Expliquons-nous.

Cette facilité de gagner de l'argent, alors que la demande était plus considérable que l'offre, a été un dissolvant pour beaucoup. Et, au lieu de se créer des réserves, on s'est créé des besoins.

On a commencé par trouver l'appartement trop petit, puis le vêtement trop modeste et la table trop maigre. Le superflu a remplacé le nécessaire. Des meubles aux tapis et des rideaux aux glaces, on ne sait plus rien se refuser.

Monsieur a lâché le petit tailleur du coin pour s'habiller chez le faiseur à la mode, et madame a renoncé à la tailleur à vingt sous et le bout de chandelle qui lui faisait ses robes, pour s'adresser à la couturière en vogue qui monte des toilettes.

On s'accorde, en famille, chaque dimanche, des promenades en bateau, en chemin de fer ; on va,

selon son goût, au théâtre ou à la fête voisine, le tout sans penser à mal.

Et puis après ? Regardons autour de nous.

Les affaires sont plus que calmes, bien qu'on signale depuis longtemps une reprise. Beaucoup d'industries, d'ateliers chôment, ou ont réduit considérablement leur personnel, et quelques-uns les salaires. Nombre d'administrations cherchent à diminuer leurs frais généraux en retranchant des employés qui sont devenus une superfétation.

De là des déceptions, des misères, et de tristes perspectives, surtout pour ceux qui s'étaient habitués à une vie large et facile, et créé des besoins qui ne sont plus aujourd'hui en rapport avec leurs ressources.

A ces coups du sort, il ne faut pas craindre d'appliquer des remèdes énergiques, d'élaguer les branches gourmandes du budget, et de prendre la ferme résolution de faire des économies partout où elles sont possibles.

Les habitants de Hauenstein qui ont formé une société dans ce but de relèvement, ont droit à toutes nos sympathies et à tout notre respect.

Car ils ont trouvé le seul moyen de battre en retraite..... en bon ordre.

LE CARRIER.

Distraction.

Il y a des gens qui, lorsqu'ils sont en voyage, oublient toujours quelque chose dans les hôtels.

Les uns laissent leurs pantoufles ou leurs billets doux ; les autres une brosse à dents hors d'âge ou la photographie d'une femme adorée.

Mais jamais homme ne fut si étrangement distrait qu'un boulanger de Paris dont je vais vous conter l'histoire.

Il était marié, notre boulanger, marié légitimement. Ce qu'il oublia dans une hôtellerie du Havre, où il s'était rendu pour affaire, vous ne le croiriez pas, non... Eh bien, il oublia sa femme. Il l'oublia si bien que, trois mois après, il ne s'était pas encore souvenu qu'il l'avait quelque part entreposée.

Hâtons-nous de constater que sa moitié, de son côté, ne semblait nullement pressée de réintégrer le domicile conjugal. Elle s'était installée dans l'hôtel comme si elle eût dû y passer le reste de ses jours, mangeant, buvant bien et priant Dieu que cette vie de cocagne n'eût point de fin.

Et l'hôtelier ? direz-vous.

L'hôtelier attendait toujours le retour du boulanger avec une patience angélique. Néanmoins, après avoir hébergé cette dame, à crédit, pendant trois mois, il s'inquiéta, c'est bien naturel; et, sortant de sa réserve, il tenta une exploration du côté de la bourse de sa cliente. Mais celle-ci ne possédant pas le plus petit écu, donna l'adresse précise du mari distrait, auquel l'hôtelier s'empressa d'envoyer une missive à seule fin de lui faire remarquer qu'il avait oublié sa femme dans son établissement. Il lui réclamait en outre le paiement de sa note, s'élevant à une douzaine de cents francs, au plus juste.

A quoi le boulanger répondit :

« Puisque ma femme est chez vous, gardez-la. »

Que voulez-vous ? Il en avait peut-être assez, cet homme. Ça peut arriver, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, il refusait formellement de solder la dépense, et, par un comble d'ironie véritablement déplacé dans la circonstance, conseillait au malheureux aubergiste de s'adresser à sa belle-mère.

Notre Havrais vient enfin d'intenter un procès au mari récalcitrant, procès dont on ne peut prévoir l'issue. Mais vous représentez-vous ce mari, qui s'est cru pendant trois mois débarrassé de sa légitime, et qui, tout à coup, la voit retomber chez lui avec une note de 1200 francs ! Et il avait pourtant un peu raison, ce brave homme. Lorsque, dans un hôtel, on a conservé, nourri, logé, blanchi une femme pendant trois mois, on la garde.... Quand on n'est pas son mari.

Plus il y a de musiciens, moins on fait de bonne musique. Plus la musique de l'avenir devient musique du présent, plus notre gaieté s'en va. Et enfin... La multiplicité des concerts a fait éclore toute une catégorie nouvelle de jeunes filles qui, au lieu de parler d'amour, de tendresse, de colifichets, de patrie si vous voulez, de religion, de devoir, d'espérances, ne parlent plus que de Schumann... et de Shopenhauer. Car, l'un conduit à l'autre fatalement.

Et toutes ces jeunes filles, qui ont fait centupler le nombre des pianos, ne passent plus leur temps qu'à lire la nuit des œuvres pessimistes qui les exaltent et qu'elles ne comprennent guère, et qu'à torturer, pendant le jour, leurs doigts, jadis jolis, aujourd'hui déformés, pour arriver à estropier une fugue de Bach, un prélude de Hændel ou une fantaisie de Liszt auxquels elles ne comprennent rien du tout.

Ah ! comme on nous les a bien déformées nos jeunes filles ! Plus de rires à pleines dents ! plus de distractions naïves ! plus d'expansion !

Quand la maman demande à sa demoiselle :

— Léontine, as-tu écrit à ta tante de Paris !

Léontine répond :

— Non, ma mère, le temps m'a manqué, car je transcris la chevauchée des Walkyries : *si fa si ré — si ré — si ré fa...*

Et le soir de son mariage — si elle se marie — Léontine, à qui son nouvel époux, devenant tendre,

demandera : « N'êtes-vous pas troublée comme moi, ma chère âme ?... » Léontine répondra :

— Non, monsieur ; il n'y a que la neuvième symphonie qui soit troublante pour moi... Et encore dans sa première partie...

On fouenet attrapà àò tot fin.

Ne faut jamé tràò s'inquiètà dàì z'autrès dzeins, à mein que ne séyè po làò portà séco se l'ein ont fauta, àò po làò fèrè on serviço, s'on pào ; mà ein défrou dè cein, vaut mi lè laissi fèrè sein volliàì fourrà son naz dein làò z'affèrès, et ne pas adé tsertsi à savàì cein que font et iò ye vont.

Lo dzo dè la derràire inspeqchon d'armès, iò lè militéro que n'ont fé ni écoula, ni camp, dévessont sè preseintà, dou z'amis, Djan Abran à la Gritte et on certain Magnin, batolhivont dézo la remisa, ein tourdzeint tsacon 'na pipà dè tabà, que l'aviont bin too, kà pè precauchon dào fù, l'est défeindu dè fougà dein lè grandzès, lè z'étrablio et dézo lè remisès, que cein est bin fé, kà on malheu est vito arrevà ; mà y'a dàì dzeins que sè moquont dè cein et que làì fonmont à catson, crayant que ne pào rein arrevà, et que sè peinsont que la loi n'est pas fête por leu.

Tandi que clliào dou compagnons étont quie à devesà dè çosse àò dè cein, vayont passà on sordà qu'etàì on bocon tard po l'inspeqchon.

— Se bàyì quoui l'est césique, se fe Djan Abran, qu'etàì tant fouenet que faillàì que satsè tot, et po fèrè devesà cé militéro et savàì quoui l'irè, làì criè :

— Hé, galé ! vo z'itès bin tardi po la rihuva ?

Lo sordà virè la téta po savàì quoui lo criàvè dinsè, et quand vâì lè dou lulus, la pipa àò mor, s'approutsè ein sorizeint et repond : Se su tràò tard po la rihuva, su prào vito po vo mettrè ti dou à chix francs d'ameinda po fougà déso cllia remisa !

Cé sordà étai tot bounameint on gendarme que fasàì 'na rionda et que lè pregnâì quie su lo fé, et dè la fauta dè Djan Abran à la Gritte, et n'y eut pas ! faille pâyì riqueraque, kà lè gendarmes ne badenont que tot justo...

— T'aviâ bin fauta dè lo criâ ! se fe Magnin tot ein colère, quand lo gendarme fut via, se te n'avâì rein de, no z'arâì pas vu.

— Quoui peinsâvè que l'etàì 'na tsaravouta dè gendarme, se repond Djan Abran ! assebin ora, l'est bon, passérâì bin dou bataillons que dévant, m'einlèveine que redio on mot.

Un officier prussien visitait dernièrement une église d'Alsace. Remarquant une énorme souris en argent suspendue à la voûte, près de l'autel, il demanda des explications au marguillier, qui lui répondit :

« Il y a environ un siècle, les souris infestaient le pays : champs, maisons, tout était envahi. On ne savait que faire pour s'en débarrasser, lorsque le maître d'école proposa d'exposer dans l'église une souris en argent. On fait une quête, les plus pauvres apportent leur obole, si bien qu'on put fondre